

Réflexions sur la mission

Comment vivre l'Évangélisation à la campagne ?

Lucidité

Proximité

Visibilité

Mise à jour en Avril 2020

Alexis de Brébisson

« Comment vivre l'Évangélisation à la campagne ? »

Je me surprends parfois à rêver, les yeux ouverts, construire une église. Bien persuadé que cela ne m'arrivera jamais, mon imagination n'en est que plus débordante, s'autorisant à faire des plans, sans limite de budget, sans contrainte d'espace ni de temps. Je l'imagine, en même temps assez fidèle dans son style aux repères architecturaux de nos églises occidentales, et assez novatrice pour correspondre à la réalité d'une société qui est loin, si loin d'elle. Comment s'inspirer de la luminosité du style gothique, et de son élan vers le Ciel ? Comme retrouver le recueillement et le silence si présents dans les églises romanes ? D'autre part, pouvons-nous concevoir un espace le plus ouvert possible et inséré dans le tissu local pour favoriser la visibilité et l'accès à mes contemporains ? Cette église intégrerait aussi tout ce qu'il faut pour accueillir au mieux, de l'espace pour les enfants à la machine à café pour les adultes.

De même que j'imagine et représente à partir de là finalement ma vision de l'Eglise, il me semble ces derniers temps être conduit à vivre une démarche assez similaire concernant la "Mission". L'évangélisation étant la première "tâche" de l'Eglise et même la principale, ne suis-je d'ailleurs pas amené à construire la vie de l'Eglise à partir de là ? Je m'explique : chrétien depuis 47 ans, consacré à Dieu depuis 23 ans, prêtre depuis 18 ans, curé depuis 6 ans, l'appel à consacrer la plus grande part de mon énergie à annoncer l'Évangile à ceux qui ne demandent rien, a toujours été présent à mon esprit. Je suis bien d'accord pour affirmer que toutes les œuvres pastorales d'une vie paroissiale classique sont autant d'occasions d'évangéliser, mais je reste persuadé que cela ne suffit pas. Les quelques temps forts d'évangélisation et de porte à porte épisodiques que je pouvais vivre ne faisaient que confirmer en moi la réelle nécessité de devoir mettre le turbo dans la vie ordinaire sur l'évangélisation des "gentils". L'année scolaire 2018-2019, j'avais beau avoir coché dans mon agenda deux heures de porte à porte, une fois par semaine, dans chacune des deux paroisses, cela s'est vite trouvé englouti par toutes les multiples activités paroissiales et une vie de plus en plus "informatisée".

Prenant le taureau par les cornes, j'ai choisi en septembre 2019, de consacrer quatre après-midis par semaine à l'évangélisation. J'ai réfléchi à la manière de mettre cela en place de manière progressive et solide, pour ne pas retomber à nouveau dans un échec. Il a été bon pour moi d'échanger avec une personne compétente en organisation du travail pour penser et peser ma vision. La rencontre avec l'évêque m'a permis d'entendre et d'apprécier son jugement bienveillant et encourageant.

Comment s'y prendre donc pour commencer ? C'est là que quelque chose de nouveau et vraiment merveilleux se produit : le sentiment d'être vraiment en train de penser les plans d'une "nouvelle église", libre d'imaginer, en se greffant cependant bien sûr sur la tradition de

l'Église missionnaire. Je sais que l'entrée doit se faire par la prière. Je prends donc la décision de commencer par une heure d'adoration, dans l'église du village choisi. J'espère pouvoir l'ouvrir petit à petit à d'autres. Beau moyen aussi de rendre visible ce temps si précieux qu'est l'oraison dans ma vie. Je choisis ensuite une forme d'évangélisation la plus simple et la plus adaptée à la réalité rurale : le "porte à porte". Les expériences ponctuelles déjà vécues m'ont prouvé que j'étais bien accueilli comme curé, la richesse des échanges et la profondeur des confidences favorisées par un petit sondage aux questions bien senties. Je finirai enfin par la messe dans le village, comme j'ai pris l'habitude de le faire maintenant depuis 6 ans. Ce programme, finalement très simple, nécessitait pour sa mise en place une concertation avec les acteurs de la vie paroissiale en particulier dans le cadre de l'équipe pastorale. Dans un premier temps je leur ai plus présenté « mon » projet que je ne l'ai construit avec eux. Leur acquiescement me suffit pour commencer. Mais plus qu'une simple acceptation, il s'agit aussi de bien repenser ensemble le rythme de la vie paroissiale, pour laisser dans l'agenda du curé, le temps de la mission. Voici un des premiers constats que j'ai fait : la priorité donnée à la mission m'aide à redonner sa juste mesure à tout le reste. La priorité de la mission dans la vie de l'Église permet de retrouver pour chaque réalité sa juste place. Le deuxième constat : les chrétiens en charge des responsabilités se voient conduit à assumer plus directement leur service. Tant mieux pour ceux qui y arrivent. Et ceux qui n'y arrivent pas ? Au moins nous en faisons la dure constatation, alors que sinon le fait que je consacrais, et consacre encore, une grande partie de mon temps à faire ce qu'ils n'ont pas le temps d'assumer cachait nos fragilités.

En bref, le programme est le suivant : 14h30 Adoration – 15h30 Porte à porte – 18h30 Messe, 4 fois par semaine.

Voici maintenant six mois que je suis « parti en mission ». J'ai l'impression, disons-le avec force, de commencer presque ma « mission » de prêtre, de réaliser la dimension prophétique de la vie consacrée et tout simplement d'épanouir ma grâce baptismale. C'est comme si je touchais une corde pas encore vraiment utilisée. Plus encore c'est comme si je découvrais le b.a.-ba de la vie de disciple, comme si j'apprenais à mettre un pied devant l'autre, prudemment, doucement au début pour ne pas tomber. Cette démarche missionnaire a quelque chose de « matriciel », de « fondamental ». Cette évangélisation, débutée en septembre, me semble pouvoir être une première pierre pour bâtir une église symbolique. Comme j'en rêvais ! Peut-être que je ne ferai qu'une arche, comme dans le village de Ri, sûrement pas une basilique comme à Montligeon, mais le souhait est de pouvoir faire une « petite église de campagne », une ou pourquoi pas quarante, à l'image de ces quarante clochers que nous avons la chance d'avoir dans nos deux Paroisses.

J'avais bien l'expérience déjà et la conscience de l'importance de la vie de prière, grâce à mon appel à Notre Dame de Vie. Je savais que de la fidélité à l'oraison dépend la fidélité à l'action. Et je fais l'expérience que lorsque je me laisse conduire par Dieu dans la vie contemplative, il me conduit aussi dans la vie active. Malheureusement aussi trop souvent le constat inverse.

De la même manière, je prends conscience en le vivant maintenant presque quotidiennement de l'importance aussi que revêt dans la vie du baptisé, du consacré et du prêtre, l'œuvre d'évangélisation.

Comment expliciter ma pensée ? Tout d'abord c'est l'action pastorale qui demande le moins de préparation ! C'est bon à savoir pour ceux qui sont paresseux, et plus encore pour les hyper-organisés, consciencieux et actifs, qui savent la nécessité de faire 36 réunions, commissions, appels, rapports, mails, affiches, pour la mise en place d'une "action pastorale" efficace. Là, rien à préparer. Je sors de l'église où je viens de vivre l'adoration. Je regarde la première maison où je ne suis encore jamais entré, et je frappe à la porte. Il y a plus compliqué comme préparation. La seule difficulté est de se "motiver" : il est vrai qu'au départ, c'est un peu le plongeon dans une piscine d'eau froide à chaque fois. Comment serai-je reçu ? N'ai-je pas 36 000 autres choses en retard à faire avant de commencer une nouvelle rencontre ? Mais assez l'expérience et surtout la joie spirituelle procurée par les rencontres, a éliminé progressivement en moi toute peur, et me rend impatient de la prochaine rencontre. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. A chaque fois, les rencontres que je vis sont d'une grande profondeur. Je compte sur les doigts d'une main les fois où je n'ai pas été bien reçu. L'accueil bienveillant, chaleureux me remplit d'admiration. « Asseyez-vous donc. Que vous voulez boire ? » Dieu ne serait pas mieux reçu. Avec délicatesse, je cherche à faire un peu connaissance ; je me présente aussi, ayant bien exprimé, lors qu'ils entrouvrent la porte, mon désir de « faire connaissance » avec eux. Déjà là, bien sûr, l'attention est importante. Les soucis de santé sont dévoilés, les histoires de vie compliquées, la mort d'un enfant... Souvent les gens confient très vite leur lot d'épreuves. Encore plus lorsqu'ils sont loin de la foi. « Surtout ne me parlez pas de religion, car dans mon enfance, j'ai... » Et de passer alors ¾ d'heure à ne parler que de "religion" ! Assez vite, surtout si les présentations n'ont pas conduit encore à des questions spirituelles, permettant écoute et témoignage, je sors mon "sondage". Celui-ci m'a été donné lors de la formation *Des Pasteurs selon mon cœur*. Lors du week-end final, nous étions sortis dans la rue avec ce support pour amorcer le dialogue quelques questions. Etonnamment surpris de l'efficacité de celui-ci, je l'ai repris, à peine modifié. J'imagine dans l'avenir le retravailler avec d'autres et varier les styles. Mais sa méthode est très bonne : il part d'une question générale, en vient très vite au sujet de la foi, permet à la personne d'exprimer en toute liberté son histoire personnelle, en ayant un regard extrêmement bienveillant dessus, jusqu'à poser les questions les plus essentielles : croyez-vous en Dieu ? en Jésus ? priez-vous ? Souvent le sujet est d'ailleurs vite abordé. Si les grands poncifs sortent souvent sur les religions et l'Eglise (d'Adam et Eve aux pédophiles...) et peuvent ainsi être exprimés et puis dépassés, très vite les personnes expriment les raisons profondes pour lesquelles ils ne croient pas, ne pratiquent pas, ne prient pas ou l'inverse. Je voudrais pouvoir témoigner de chacun de ces échanges. J'espère enfin arriver à les rassembler au moins pour ne pas en perdre la trace. Les réponses s'entassent pour le moment dans une chemise en carton. Car je note une chose ou l'autre, pour voir quelle occasion à venir de rencontre pourrait alors se produire avec ces personnes. Je laisse si possible un Evangile. Je propose souvent de prier dans la maison avec eux.

Aussi dure au départ que fut pour moi cette démarche, pourtant si simple, aussi dure, j'en prends conscience, est la démarche pour beaucoup de ces personnes d'aller « à l'Eglise ». Quelle importance, petit à petit, de créer un pont entre nous et elles, de l'emprunter en premier et leur montrer ainsi la possibilité de le prendre dans l'autre sens. Je me réjouis parfois de voir à la messe le soir des personnes rencontrées l'après-midi. Donnons un exemple : lors de la mission vécue avec les séminaristes, il y a déjà trois ans, lors d'une messe dans un petit village, à la sortie de l'église, je discute avec une maman et sa fille. Elle n'avait pas remis les pieds à l'église depuis le décès de son mari. En larmes, elle me confie ce que la visite de deux "disciples" avait été pour elle : un chamboulement.

A plusieurs reprises, c'est d'ailleurs à deux que nous vivons ce porte à porte, avec un paroissien. C'est alors bien mieux ! Mais si j'attendais que de nombreux paroissiens soient disponibles et formés pour cela, je devrais attendre longtemps. Même si un petit noyau en a maintenant l'expérience et est désireux s'y mettre, ils sont bien débordés encore par leur vie personnelle. Pour le moment si quelqu'un me propose, je dis oui bien sûr. J'espère communiquer plus sur les « missions villages » du samedi afin de l'ouvrir à des paroissiens et, pourquoi pas, à des chrétiens d'ailleurs. Je rêve par exemple d'accueillir régulièrement des chrétiens des villes en leur offrant un logement pour un petit week-end à la campagne agrémenter d'un temps de mission. Des jumelages sont possibles.

Arrêtés au moment du confinement, ces « missions villages » vont reprendre dès le 12 mai avec la participation active de quelques paroissiens de chaque lieu (moins de 10 !) pour les différents temps : adoration, visite aux portes des maisons pour le moment et une « messe en ligne » dans l'église du village.

Mais, je pense bien d'apprendre déjà un peu de moi-même, de tâtonner, de faire des erreurs, de tester, avant de conduire tout de suite sur ce chemin plein de broussailles encore les "disciples missionnaires". Oui, il me semble que cette démarche est vraiment à défricher. Rares sont encore les expériences similaires. Quelques paroisses s'y mettent, surtout en ville. Je n'en connais que trop peu en rural. Je souhaite qu'elles existent. Je me réjouirai si d'autres le font déjà et j'aurais très envie de partager avec eux. Mais, en dehors des témoins de Jéhovah, qui font cela de manière régulière et prioritaire ? J'ai bien quelques prêtres du sud-est, que je connais par Notre Dame de Vie, qui vivent cela dans leur paroisse. Mais pas sûr que cela soit plus d'une fois par semaine.

Bien sûr, je fais le constat que c'est plus évangélique, plus juste, plus fécond à deux. En particulier, si c'est un homme et une femme. J'ai été émerveillé de voir comment nous arrivons souvent à nous compléter dans la prise de parole, dans l'écoute et le témoignage. Je pense en particulier à du porte à porte vécu avec une jeune religieuse, dont la présence mettait en confiance les personnes visitées. C'est le moyen aussi de témoigner facilement. Je demande à la personne qui visite avec moi de répondre aussi à la question que je pose aux personnes visitées. C'est alors l'occasion d'un témoignage sur les événements qui l'ont conduit à se tourner vers Dieu, à croire en Jésus, d'un témoignage sur son amour de l'Eglise et

ce qu'elle y vit. Je m'amuse alors à regarder les yeux et la bouche grande ouverte de la personne visitée. Ils ont soif de paroles vraies.

Voici une autre question : il y a un équilibre pas forcément facile à trouver entre écoute bienveillante et témoignage. L'Esprit-Saint seul nous permet de trouver le juste milieu. Cela pousse cependant à s'y préparer quand même un peu ! Je ressens de plus en plus maintenant le besoin pour moi en premier et pour les futurs missionnaires de la paroisse d'apprendre à formuler son témoignage, de relire, faire mémoire de son histoire afin de voir le moment, les moments où l'on a fait l'expérience du salut. Cette certitude se précise au fur et à mesure des visites faites. Avec un certain nombre, aidé d'Anuncio, nous commençons à nous former dans ce sens-là.

Dans le monde rural, le cheminement de beaucoup, s'il fallait le schématiser, est souvent le suivant : baptisé tout petit, découverte de la foi chrétienne dans leur enfance, bon souvenir généralement et puis une vie compliquée, marquée par des épreuves leur fait penser que ce Dieu de leur enfance n'existe pas. La société laïque qui a superbement réussi à ce que la religion n'ait plus aucun droit d'expression dans les espaces publics et à partir de là, dans tous les espaces relationnels, a fait que plus jamais ils n'ont eu l'occasion d'aborder cette question fondamentale de Dieu et toutes celles qui vont avec. Ils n'ont finalement plus entendu proclamer la réalité d'un salut : Jésus Christ nous sauve et nous relève. Voilà une question qui me taraude : comment se fait-il que à l'instant même où, crucialement, plus que jamais, le mystère du salut peut se révéler et s'accomplir, le mystère de la mort et de la résurrection, l'anéantissement et le relèvement, au contraire ces personnes-là s'éloignent de celui qui seul peut les sauver, les relever, les guérir, les aimer ? Est-ce que la foi chrétienne leur a été mal présentée ? Ne leur a-t-on enseigné qu'une vision d'un Dieu qui aime bien sûr mais dans le sens où il protège, bénit et empêche les malheurs ? Au point qu'elles ne croient plus en Lui le jour où elles font l'expérience inverse d'un Dieu semble-t-il impuissant à les aider ? Ou bien, est-ce leur cœur qui s'est endurci, devant la violence et la souffrance, se fermant à Dieu et aux autres pour dorénavant se protéger de toute agression et action extérieures ? Ou encore, est-ce que le temps de Dieu n'est pas le nôtre et qu'il saura à son heure se manifester et consoler l'être blessé ? Parfois, heureusement, je suis le témoin d'une telle démarche salvifique. L'année dernière, j'avais été marqué par deux visites à deux jours d'intervalle, où l'une et l'autre personne, traversant une crise profonde, étaient parties pleurer leur misère dans un sanctuaire. Elles n'étaient pas allées dans l'église en face de chez elles, celle-ci étant fermée d'ailleurs, mais parties bien loin pour pleurer. L'une comme l'autre, reconnaissaient que Dieu avait d'une certaine manière entendu leur supplication et les avait tirés de cette impasse. Un jour, accueilli avec un séminariste par des "jeunes retraités" très loin et même, je l'ai appris par la suite, très opposés à l'Eglise, au bout de 30 minutes d'échange, la femme nous confie, la gorge serrée, saisie par l'émotion, qu'elle perdit la foi à l'âge de 14 ans, à la mort de son père. Le séminariste qui était avec moi, avec une délicatesse remarquable, su témoigner que, vivant au même âge, la même épreuve, il avait été conduit à choisir Dieu comme son Père et à faire de la foi une démarche personnelle. Je n'ai pas vu ce couple se « convertir », mais

maintenant, dans le village et le conseil municipal dont elle fait partie, cette femme n'est plus aussi farouche contre l'Eglise et contre les travaux dans l'église. C'est déjà ça !

Concluons cette première partie, témoignage d'une expérience balbutiante, en disant la joie que j'ai le soir à célébrer les vêpres, à chanter le magnificat, à célébrer l'Eucharistie, à partager avec les paroissiens présents les merveilleuses rencontres vécues. J'ai l'impression avec cette dynamique, de pouvoir reconstruire une « petite église », une vie paroissiale sur des bonnes fondations et non plus seulement de m'agiter dans tous les sens comme je le fait beaucoup trop jusqu'à maintenant pour éteindre le feu ou, autre image, faire des soins palliatifs.

Je me demande en particulier, comment développer ces missions. Lorsqu'à la fin de l'après-midi, je prends conscience de toutes les maisons qu'il reste à visiter, je me dis l'urgence qu'il y a de ne pas être seul pour cette œuvre. Comment inviter les paroissiens ? Comment les former ? Comment communiquer sur ces missions aussi pour favoriser la visibilité de l'Eglise, qui veut se faire proche d'eux, les rejoindre, s'inviter chez eux ? Quelle suite donner aux visites pour que l'on continue d'emprunter la passerelle, le chemin ouvert ? Je pense à telle personne à qui j'ai promis d'apporter un DVD sur Lourdes et je ne l'ai pas encore fait, à une autre qui est prête à avoir des infos pour le caté de ses enfants, à une troisième qui attend que l'on vienne la visiter à nouveau, etc.

Enfin je prends une conscience encore plus vive de l'appel que le Seigneur me fait à une fidélité envers lui, en particulier dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, afin de ne pas continuer à donner un contre-témoignage, même si nous porterons toujours cette lumière dans des poteries sans valeur.

Cette année, nous avons accueilli une délégation du diocèse de Nbujiamaï, du Congo (R.D.C.), en vue d'un jumelage entre nos deux diocèses. Au cours de la soirée, nous a été présentée une vidéo de la vie du diocèse. S'il en était encore nécessaire, ce fut pour nous la prise de conscience d'un inversement complet de situation : ce que l'on appelait « pays de mission » est de manière certaine un pays où l'Eglise est vivante, bien implantée, autonome en vocations. Et notre pays de vieille chrétienté est maintenant un pays où l'Eglise est minoritaire, fragile et plus du tout autonome en vocations. Si ce jumelage aura sûrement un « bienfait » réciproque, c'est à priori plus notre diocèse normand qui pourrait profiter dans les années à venir de la vitalité du diocèse du Nbujiamaï comme d'une véritable planche de salut. Soyons lucides : La foi chrétienne a quasiment disparu dans nos campagnes. Certains considéreront mon propos exagéré, mais je veux considérer cette prise de conscience, cette lucidité comme un véritable avantage pour le dynamisme missionnaire. Expliquons-nous.

Durant mon enfance et mon adolescence, nous habitions en ville, et les nombreux déménagements en raison d'une famille de militaire, m'ont permis de découvrir de l'intérieur nombreuses paroisses citadines, mouvements et communautés dont la vitalité et la diversité m'ont impressionné. Même si elle ne touche qu'une part de la population française, l'Eglise dans les villes de France, manifeste un réel dynamisme qui se confirme vraiment par un élan missionnaire. Bien que prêtre dans un diocèse rural, j'ai eu l'occasion de garder des liens avec cette Eglise des villes, de participer à des réflexions et des actions missionnaires déployées dans les cités en France depuis plusieurs décennies. Si l'on connaît maintenant les congrès Mission à l'initiative d'Annuncio, je me souviens avoir participé à des congrès similaires dans les années 90 : « Mission 2000 ». Le diocèse de Paris à la Toussaint 2004, avait initié aussi une vraie démarche missionnaire. Le Cardinal Lustiger affirmait avec force la nécessité de repenser l'évangélisation dans les villes, avec la conviction que cela rayonnerait ensuite sur les campagnes. Durant aussi ma formation au Studium de Notre Dame de Vie et en raison de mon appartenance à cette Institut, je découvrais aussi la diversité de mouvements ecclésiaux en faveur de l'évangélisation. Dans les années 1990, avec le texte « Proposer la foi dans la société actuelle » les évêques de France ont manifesté l'importance d'entrer dans cette démarche, même si leurs propos se limitaient presque à une analyse sociologique. Beaucoup de diocèse, le mien par exemple, on cherché à entrer dans cette démarche. Un des textes les plus déterminants pour cet élan missionnaire me semble avoir été la lettre que le pape Jean-Paul II écrivit « Au début du nouveau millénaire », véritable exhortation à l'évangélisation pour toute l'Eglise. Je suis très agréablement impressionné par le réel dynamisme des paroisses urbaines aujourd'hui en France, des aumôneries étudiantes aussi par exemple. Eglises pleines et élans missionnaires pour beaucoup d'entre elles. En pourcentage, il ne semble pas qu'elles touchent plus de monde que dans nos paroisses rurales, mais en dynamisme cela n'a rien à voir. Il y a 50 ans, un curé de campagne s'inquiétait que les jeunes de sa paroisse, partant à la ville, ne perdent la foi. Aujourd'hui, le curé que je suis se rassure enfin quand le jeune de la

paroisse, qu'il a difficilement accompagné jusqu'alors, part enfin à la ville avec l'assurance d'y trouver de nombreux lieux spirituels qui pourront soutenir, nourrir et faire grandir sa foi.

Recevoir la mission de curé de campagne, c'est aussi prendre très vite conscience du manque d'intérêt de la grande majorité des habitants pour la foi chrétienne. Oserai-je caricaturer le curé des villes, entouré d'une ribambelle d'enfants de chœur, de scouts, d'un chapelet d'adultes tous plus compétents les uns que les autres pour s'occuper des différents services de la paroisse ? Il peut se réjouir d'une certaine vitalité, même s'il a conscience de la nécessité d'un élan missionnaire pour sa paroisse. Il a autour de lui beaucoup de gens qui aiment le Christ et ont envie de partager leur foi. Moi non. Si un peu, rassurez-vous. Mais je n'ai pas une seule famille, issue vraiment de la région, habitant sur place, qui vient à la messe tous les dimanches, papa, maman et les enfants encore jeunes. Bien sûr, j'ai des enfants, des mamans, des papas aussi parfois, beaucoup de grands-parents. Quelques familles venues s'implanter ici, mais originaires des villes. Quelques familles... Je devrais dire... deux, trois. Et encore elles ne sont pas sur le territoire de ma paroisse. On pourrait me faire le reproche de les "piquer" à la paroisse voisine, plus citadine d'ailleurs. Certains enfants et parents sont très fidèles et accrochés au Seigneur et à l'Eglise. Mais cela n'est quasiment jamais maintenant une démarche de toute la famille, ce qu'ils vivent douloureusement souvent. Les vacances apportent leur lot de familles « parisiennes » que nous accueillons avec grande joie. Le caté aussi remotive de temps en temps certains parents pour venir avec leurs enfants, et les baptêmes, les messes de huitaine et autres occasions permettent à nos messes dominicales de voir rajeunir régulièrement leur moyenne d'âge. Parmi les piliers de la paroisse, je suis impressionné de l'investissement et du don d'eux-mêmes de certains, d'autant plus fort qu'ils sont moins nombreux. Mais je constate tout simplement le nombre très restreint de "cadres" en capacité d'assumer une mission de sa conception à sa réalisation. Pourtant il y a plein de personnes qui s'impliquent dans les réalités locales. Plus rare dans l'Eglise. Pourquoi ? Par peur du regard des autres. J'en parlerai plus loin. Le passage récemment dans une paroisse de ville pour une célébration m'a beaucoup amusé. De la personne m'accueillant à la porte de l'église, à celle qui m'offrit après la messe un café, je n'ai pas su compter le nombre de « serveurs » tous plus compétents et aimables les uns que les autres que j'ai rencontrés. Une vraie fourmilière bien différente de ma réalité quotidienne ! Faut-il m'en désoler ? Point du tout. Au contraire cette lucidité de la pauvreté de nos campagnes est bien un point d'appui pour évangéliser.

Prenant le parti dès le début de mon ministère de curé de ne pas rester "confiné" dans mon presbytère, j'ai favorisé au maximum le contact avec les gens. Après 6 ans de présence, je n'ai pas le sentiment de l'avoir fait de manière suffisante, assez systématique et approfondie, comme me le fait vivre mon expérience missionnaire actuelle. Mais j'ai pu tout de même multiplier les occasions de rencontres, répondant autant que possible aux invitations de toutes sortes. A travers les différents liens qui se sont créés, j'ai très vite pris conscience, je le redis, du peu d'intérêt des gens pour la foi chrétienne et pour l'Eglise. Dans un monde rural, où une grande partie de la population est installée depuis toujours, enracinée dans le paysage,

soucieuse de sa stabilité, de son équilibre de vie, de ses liens familiaux, peu enclin au changement ou à s'ouvrir à l'inconnu, la foi n'apparaît pas comme une nécessité, encore moins comme la colonne vertébrale de leur existence. Aucune critique derrière cela. Un simple constat. Derrière cela c'est peut-être aussi l'importance d'une stabilité pour une humanité (soi-même et son environnement rural) qui est finalement très fragile et fragilisée par les changements. Alors que je connais, dans mes amis, des chrétiens qui ne pourraient pas imaginer manquer le rendez-vous dominical avec le Seigneur et son Eglise, je rencontre parmi mes paroissiens, des personnes qui ne pourraient pas manquer un rendez-vous familial, ne s'inquiétant alors nullement de ne pas avoir l'Eucharistie.

Inutile de décrire très longuement une évidence omniprésente dans toutes les demandes de sacrement : la qualité des échanges et des rencontres à ces occasions est proportionnelle à l'incapacité pour eux d'envisager par la suite un lien régulier avec la vie paroissiale. « Croyant non pratiquant ». Et ce qui devient très tendance maintenant : « non-croyant mais pratiquant » du moins pour le baptême, le mariage et les obsèques. On est dans cette case. Et on y reste. « Ne vous inquiétez pas mon Père, on ne vous dérangera pas beaucoup ensuite ». « Plus tard vous me verrez, mieux ça sera ». Texto ! Dans une famille visitée récemment pour le baptême du fils, le père comme la mère m'a dit ne pas croire en Dieu, mais vouloir le baptême de leur enfant pour qu'il puisse choisir plus tard. Faut-il s'en désoler ? Même pas. Être lucide simplement que ces gens n'attendent pour le moment de l'Eglise que de « célébrer une belle messe » aux moments cruciaux de leur existence. Et c'est tout.

Mon implication comme pompier volontaire, mais aussi dans d'autres cadres, me permet parfois d'être considéré presque comme l'un des leurs, même si le prêtre est toujours « à part ». Quand les langues se délient, le fait qu'ils n'en n'ont rien à faire de la religion (je reste poli) se dévoile sans faux semblant. Même s'ils sont prêts, encore une fois, à baptiser un enfant, participer à une Sainte Barbe et même se marier à l'église. La communauté chrétienne reste pour eux un monde étranger, étrange, composé souvent de notables du coin dont ils ne font pas toujours l'éloge. Encore une fois, faut-il m'en désoler ? Non, j'ai la chance de ne me faire aucune illusion sur le manque d'intérêt des « gens » pour la foi et l'Eglise. Je sais qu'il ne suffit pas de reprendre contact avec eux et de leur parler de Jésus pour qu'ils viennent. Je suis lucide sur la vision qu'ils ont des chrétiens, du curé et du bon Dieu.

L'analyse historique de la disparition de la foi dans le monde rural est importante aussi pour regarder avec lucidité les raisons de la situation actuelle. Bien sûr on pourra évoquer avec justesse l'exode rural, l'apparition des loisirs et le développement des médias qui envahissent la vie des gens. Mais je constate que ces réalités-là n'empêchent pas une vraie vitalité des événements familiaux, des clubs sportifs, des groupes culturels (chorale, etc.) et même encore aujourd'hui d'un certain nombre de fêtes dans les nombreuses communes même avec un très faible nombre d'habitants. Non seulement leur quantité est parfois très impressionnante, mais en plus cela touche une grande partie de la population. Par exemple, il suffit de regarder la liste de toutes les manifestations de la commune de Mont sur Orne : c'est permanent.

Pourquoi ? Je suis convaincu que les gens aiment à se retrouver. Les familles ont très régulièrement des fêtes le samedi soir. Je trouve donc un peu rapide de mettre le manque de vitalité de nos paroisses sur le dos de ces "causes extérieures" : exode, médias, crises économiques, individualisme, etc. On pourrait dire aussi que le chamboulement de mai 68 a atteint de plein fouet l'Église catholique souvent héraut auparavant d'une morale exigeante, de contraintes religieuses que la libération des mœurs et de tous types d'interdictions a fait éclater en morceaux. Il est probable qu'il y avait un ras le bol, un manque de profondeur dans la vie chrétienne d'autrefois et que le départ en premier de nombreux prêtres et religieuses, l'arrêt d'un enseignement sur les commandements, a fait de l'Église une institution qui n'était plus acceptée comme contraignante, et qui s'interdisait de l'être, peut-être un peu trop d'ailleurs.

Parmi ces chamboulements, il y a eu celui de la liturgie et de la vie de prière en général. Pour ce qui est des racines, quelle place à la vie de prière dans la vie personnelle des prêtres depuis la sortie du séminaire ? Et par ricochet dans celle des chrétiens ? L'exemple d'un prêtre de plus de 80 ans maintenant, avec qui j'ai vécu comme séminariste, m'a beaucoup marqué : il a témoigné que son plus grand regret dans sa vie de prêtre a été de laisser tomber la "méditation" à la sortie du séminaire ; et sa plus grande joie fut de retrouver cette habitude après 50 ans d'ordination.

Les paroissiens et le clergé à sa tête, en voulant redonner du sens à ce qui leur semblait être devenu une coquille vide et un mystère incompréhensible, ont favorisé tout ce qui pouvait manifester la fraternité, la joie de vivre, l'insertion dans la vie des gens, et ce qui pouvait faciliter la compréhension, en changeant la langue dans la liturgie, en développant les explications et en simplifiant le contenu. J'entends souvent des gens me dire ne pas ou ne plus venir à l'Église car ils ne trouvent pas ça beau, pas recueilli et difficile à comprendre. Au point d'entendre des personnes âgées, souvent de milieu simple, me dire : « c'était plus beau en latin », « maintenant je ne comprends plus ». Texte. Ils trouvent qu'il y a trop de textes et de discours et que c'est parfois trop engagé socialement.

Je ne remets nullement en question la réforme liturgie. Quelle joie par exemple de lire le texte du Concile à ce sujet ou encore la présentation générale du Missel Romain. Loin de moi le désir de revenir "en arrière". Mais j'ai la conviction qu'une attention à la liturgie doit passer par moins de choses à comprendre conceptuellement et plus de choses à recevoir symboliquement. En résumé : moins de paroles et plus de symboles.

Ces raisons me semblent importantes à prendre en compte. Non pour accuser nos prédécesseurs d'erreurs ou de mauvais choix et croire que nous ferons mieux. Mais tout simplement parce qu'il s'agit de causes internes à l'Église sur lesquelles nous pouvons donc agir plus directement afin de corriger le tir et favoriser ainsi l'intérêt des gens en particulier pour la liturgie.

Mais je voudrais mettre en valeur une autre cause plus interne encore. Dans les années 1960, avant le Concile, notre diocèse, comme beaucoup de diocèses en France, choisit d'uniformiser la pastorale autour de l'Action Catholique. L'objectif est foncièrement missionnaire. Le constat est fait d'une coupure entre deux mondes. Cela se vit de manière très concrète à travers, la vie locale : vous trouvez d'un côté le patronage de la paroisse qui organise ses activités pour les jeunes, de l'autre tout ce qui se développe de plus en plus sous l'impulsion de la commune. Au point que les clubs de foot s'affrontent, le syndicat chrétien et le non chrétien, les écoles, etc. Dans ce contexte, la pédagogie missionnaire de l'Action Catholique insiste sur le fait que l'évangélisation se fait surtout par son semblable (le jeune témoigne au jeune, l'ouvrier à l'ouvrier) et qu'il est important que l'Évangile change la société (« voir, juger, agir »). Le diocèse choisit donc d'arrêter l'implication du clergé, des paroisses et des consacrés dans toutes les œuvres éducatives, à limiter son engagement dans les établissements scolaires catholiques. Au lieu que la paroisse organise son club de gym ou de théâtre, on enverra les jeunes chrétiens dans les activités de la commune. Ceux-ci témoigneront auprès de leurs "camarades" non croyants de leur foi et aideront les réalités locales à devenir plus évangéliques. On les réunira ensuite le soir pour nourrir leur foi et voir comment ils peuvent en témoigner. Belle intuition. Mais je pense que le résultat s'est avéré catastrophique. Le petit gars de la paroisse n'a pas été gêné par le fait d'aller jouer au foot au club municipal plutôt qu'avec le curé. En revanche revenir à la paroisse le soir, pour se réunir autour d'une table, alors là c'était moins motivant. De plus, pour les parents, tout à fait d'accord que le curé s'occupe de leurs enfants dans la journée quand ils bossent et qu'il leur enseigne le contenu d'une foi qu'ils se sentaient bien incapables de transmettre, entre le foot et la sortie culturelle. Mais pas question que leurs enfants repartent le soir à la paroisse, seul moment où ils pouvaient se retrouver en famille. Ces patronages, groupes scouts et autres lieux de vie qui étaient de vrais lieux fraternels d'apprentissage de la foi, d'harmonisation de celle-ci avec des activités normales, se sont arrêtés pour la plupart du jour au lendemain. Ou bien elles ont continué, mais avec le départ des prêtres (pour exemple le patronage de la Ferté-Macé ou la Bayard à Argentan), sans plus aucun rapport avec les paroisses. Très vite ce cadre naturel et convivial, qui était pour beaucoup le moteur et le lieu d'apprentissage de leur vie chrétienne, ayant disparu, il devenait difficile d'aller au catéchisme et à la messe dominicale par simple obéissance aux commandements de l'Église. Perdu le moteur qu'est la joie simple et naturelle de jouer avec d'autres. C'est comme si on disait à des enfants de venir à l'école seulement pour des cours d'enseignement sans cour et sans temps de récréation à côté (à ce sujet, la reprise de l'école à la sortie du confinement sans possibilité de jouer dans la cour de récréation semble bien difficile). De même qu'une école aujourd'hui est la source d'une petite vie sociale, de même ces patronages et autres groupes (scouts, légions de Marie, MEJ) formaient dans les paroisses des foyers de vie et d'implication pour les parents. Je pense que cette disparition est une cause importante de la disparition de la foi dans le peuple des gens normaux, dans le monde populaire. Ce n'est pas pour rien que les seules familles où la foi se transmet encore sont celles où les parents ont les moyens intellectuels et humains pour le faire ; familles souvent d'un milieu social plus élevé où la mère, plus disponible, peut transmettre la foi aux

enfants, où l'on comprend encore l'importance que l'enfant participe à un mouvement éducatif chrétien.

Faut-il s'en désoler et reprocher à nos aînés leurs choix ? Bien loin de moi cette idée. Je cherche simplement à être conscient des raisons de l'éloignement de la plupart des habitants du monde rural où je suis par rapport à la foi chrétienne. Lucide sur cette situation, je pense qu'il est possible à nouveau de créer des lieux de vie, fraternels, éducatifs qui répondront aux besoins des familles, favoriseront les amitiés, le lien entre la foi et la vie, et redynamiseront nos paroisses rurales. Je rêve d'une école de musique paroissiale, d'un club de théâtre, d'un événement sportif, d'un groupe scout. J'ai mis en place deux petits patronages. Rien à voir avec ce que cela était autrefois. Je ne suis pas vraiment compétent et disponible pour en faire quelque chose de suffisamment solide qui prend toute son ampleur, mais l'idée est là et quelques enfants, quelques familles y trouvent j'espère une porte d'entrée dans l'Eglise. Si le Seigneur m'envoie des chrétiens plus compétents et disponibles que moi, porteurs d'idées en ce sens, je les accueillerai les bras ouverts !

Je pense que cette lucidité que nous avons sur l'ampleur des champs à moissonner, ou plutôt des terrains à défricher, est un vrai avantage pour entrer dans une dynamique missionnaire dans le monde rural. Je ne me fais pas d'illusion : je n'ai pas un noyau paroissial hyper dynamique qui me ferait dire : « Sois fier de toi, Alexis, tu as une paroisse au top avec plein de jeunes et où tous les services sont assurés ! ». Non, j'ai conscience de la fragilité de mes deux paroisses rurales, de mes équipes liturgiques, de mes groupes de caté, de mes équipes deuil, de moi-même et de mon organisation générale. Je suis lucide : je n'ai pas devant moi des gens qui ne demandent qu'à être abreuvés de la bonne Parole et à s'impliquer. Leur passion c'est l'agriculture, leur famille ou bien, à défaut ou en plus, le hand-ball et Netflix. La paroisse ? Peut-être... s'il reste de la place. Je suis conscient qu'il me faut pour ma part être accroché au Seigneur, détaché de tous biens, pour pouvoir un jour avec vérité et une efficacité toute divine, conduire ceux que le Seigneur me confie sur le chemin de la foi. Car je suis lucide aussi, en les côtoyant un tant soit peu, que cette vie qui est la leur, aussi remplie soit-elle, ne comble pas toujours, est souvent bien fragile et même s'écroule quand les dures épreuves arrivent. Nombreuses sont les familles divisées, les couples qui se font et se défont, les personnes qui manquent d'espérance et se suicident.

Enfin, je le répète, je suis lucide qu'il me faut toujours d'abord prendre conscience de l'œuvre du salut que le Seigneur veut accomplir en moi, pauvre pécheur, avant d'inviter à chaque fois que cela est possible ceux que je rencontre à s'ouvrir à la grâce divine. Puisque beaucoup me disent avoir coupé la relation avec le Dieu de leur enfance le jour où ils ont vécu une épreuve, puisais-je trouver le moyen de leur faire expérimenter l'inverse : la présence consolante, fortifiante et salutaire de Dieu afin de les conduire à adhérer à la foi chrétienne et à aimer l'Eglise comme une famille qui les soutient.

Un dimanche, à 6 heures du matin, le bip de pompier a sonné. Pour un monsieur de 40 ans environ coincé du dos. Nous entrons dans sa maison, dans une rue à deux pas de chez moi. Je suis passé si souvent devant, en marchant, en courant, en voiture, à vélo. Mais je ne l'ai encore jamais vu ce monsieur. Encore moins visité. Alors que cela fait 6 ans que je suis ici, alors qu'il est si proche. Je jette un coup d'œil sur l'intérieur de leur maison, très bien entretenue : des photos de leur mariage civil, de bébés, d'amis, ornent les murs. Un chien aussi en vrai et en photo. Aucun signe religieux. Sa femme est là. Un instant, je m'en veux de ne pas avoir encore fait connaissance avec eux alors qu'ils sont si proches. Je me réjouis cependant que le contact soit pris, à travers mon service de pompier. Je suis conscient de la possibilité qu'il y a pour moi dans l'avenir d'aller les rencontrer.

C'est vrai, je ne peux pas tout seul aller voir tout le monde, mais il me semble finalement assez facile pour la paroisse d'envisager cette perspective. Pourquoi ? Parce que, dans le rural, nous avons le sacré avantage de la proximité. Nous sommes proches les uns des autres. Nous pouvons nous faire proches facilement. La faible densité de la population, le tissu social créé par le maillage d'une part des villages, d'autre part des divers « groupes sociaux » permettent à la communauté chrétienne d'avoir des liens avec une grande partie de la population. Les gens se connaissent entre eux : les voisins, les habitants d'un même village, les adhérents d'un club sportif, d'une amicale, d'un comité des fêtes, etc. Et tout simplement les liens d'amitié et les liens de famille. Il me semble facilement possible à partir de là d'entrer en relation avec tout un chacun. En ouvrant une seule porte, en étant accueilli quelque part, vous faites l'expérience d'être ensuite reçu, déjà connu dans beaucoup d'autres endroits. « Je suis la sœur de Monique que vous avez visitée hier. » Les exemples sont quotidiens. Et même si beaucoup de gens, viennent chercher la tranquillité dans la campagne, les liens, les connaissances se font généralement. On sait bien finalement qui est le voisin qui se barricade et pourquoi, on connaît la personne en précarité du quartier, le châtelain du coin et les raisons de sa fortune.

Je suis très impressionné des liens profonds qui existent entre les personnes et de la solidarité qui en découle, de la justesse dans les relations humaines. Je dis souvent que ceux qui habitent une même commune depuis toujours se connaissent mieux entre eux que je ne connais mes frères et sœurs. Normal, ils ont vécu tout le temps au même endroit, ils ont fait les quatre cents coups ensemble dans leur enfance, jeux et bêtises. Ils savent avec qui untel est "sorti", le bout de champs qu'il a volé à son voisin, ses problèmes familiaux, ses difficultés de boulot, etc. Au point de s'apprécier ou de ne plus se voir, ou du moins que d'être prudent, connaissant très bien les défauts et les qualités de chacun, ses erreurs et ses bravoures. On évitera d'ailleurs de critiquer son voisin à haute voix, car il pourrait en faire tout autant pour moi. Cependant, quand on est ainsi là depuis toujours et qu'on se connaît rudement bien, on sait donc comment il est possible ou non de les aider, de les impliquer dans la vie locale et associative, le service qu'on peut leur demander ou pas. Je me suis étonné au départ de voir

que telle personne, semble-t-il très généreuse et désireuse d'implication, n'était pas plus insérée dans la vie locale et paroissiale. En fait, tout le monde, sauf moi, connaissait ses défauts qui rendaient difficile son insertion. Et cependant ils restaient en bon terme entre habitants d'un même bourg avec elle, se connaissant depuis toujours.

Cette proximité est favorisée bien sûr quand on a la possibilité de s'impliquer dans une réalité locale. Pour moi ce fut donc le service comme pompier volontaire. Je n'avais jamais pensé à cela auparavant. Mais l'arrivée ici, la rénovation en particulier du presbytère par la commune, m'a fait rencontrer des anciens pompiers et des actuels. « Quand il y a besoin d'aide, c'est eux qui rappliquent » me partage le maire à mon admiration devant leur esprit de service. Je décide de m'impliquer avec eux. Je suis investi maintenant localement à ma mesure, sûrement pas assez, mais suffisamment pour que cela soit réel. J'apprécie d'avoir ainsi des liens avec une trentaine de pompiers qui ont tous le cœur sur la main. C'est une occasion aussi unique pour rencontrer les personnes au moment des épreuves de la vie. C'est une manière de se faire proche de la population en témoignant d'un vrai désir de servir, mais aussi en dévoilant mes limites à moi-aussi, mes incapacités à toujours bien assumer. Est-ce qu'une telle implication est nécessaire pour favoriser la proximité ? Disons qu'elle est aussi facile que propice à l'intégration dans un lieu. Peu importe la porte d'entrée, que ce soit par les pompiers, le club de foot ou l'association culturelle, il est bon de choisir un moyen pour s'insérer dans le rural. Le prêtre n'en reste pas moins à part, jamais totalement comme eux, mais accueilli avec bienveillance, d'autant plus qu'ils m'ont côtoyé comme camarade.

Ce lien de proximité peut se développer ensuite à travers tous les temps forts de la vie locale et familiale. Une liste exhaustive serait difficile à faire mais je vais m'amuser à la commencer : fête communale, brocante, petit-déjeuner aux tripes, repas des anciens, cérémonies avec les anciens combattants, inaugurations d'une exposition, d'une restauration, d'une construction, anniversaires en famille, communions, baptêmes et autres évènements familiaux, repas de chasse, de pêche, vœux, évènements sportifs, fête d'école, fête des voisins, concerts, spectacles, etc. Vous croisez dans ces évènements une grande partie de la population, les élus et toutes les personnes fortement impliquées dans la vie locale. Elles apprécient bien sûr la présence de l'Eglise la plupart du temps.

Que faire de tout cela, de ces occasions de proximité qui me semble un atout du monde rural ? On pourrait s'en satisfaire simplement dans le sens où l'on apprend ainsi facilement à connaître la vie des gens, où l'on découvre ainsi les « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps » (GS 1). C'est sans nul doute un avantage et une chose à ne pas négliger dans l'évangélisation. Être accueilli comme l'un d'entre eux, s'inculturer, écouter leurs problèmes, se réjouir avec eux, pleurer avec eux. C'est probablement aussi une source d'équilibre pour un curé de campagne qui, seul, est en danger. J'apprends ainsi à tisser des liens d'amitié, des « réseaux sociaux » concrets et non pas virtuels. Mais plus que tout, une telle proximité doit nous pousser à vouloir partager notre foi avec eux.

C'est alors un appel à une exigence de vie spirituelle. Nous savons combien notre vie de prière, notre union et notre contemplation du mystère du Christ est la source de tout témoignage. Cette vie spirituelle doit être d'autant plus intense que je suis fragile. Personnellement, je me considère comme un mauvais portable qui met plus de temps à se recharger. D'autant plus intense aussi que la combat sera plus rude : ce monde rural que je côtoie est bien sympathique mais bien hermétique au salut. De plus, quand on devient l'un des leurs, il peut être de notre côté plus difficile de témoigner et de leur côté plus difficile d'accepter notre parole. « Nul n'est prophète en son pays ». Il faut donc réfléchir à garder une certaine distance aussi.

Exigence spirituelle et morale. Les gens voient, savent et attendent ce témoignage humain pour s'ouvrir. Ils connaissent vite nos défauts, nos manques d'équilibre, mais sont prêts à ne pas nous en vouloir dans la mesure où l'on n'a pas de faux semblants, une attitude trop cléricale et coutume de juger. Quel effort d'ouverture et de disponibilité cela demande, de souplesse aussi ! Depuis que j'ai commencé à écrire aujourd'hui ces quelques pages, bien qu'un peu à l'écart, j'ai été dérangé quatre fois en direct et autant au téléphone. Ce lundi matin aurait dû être loin d'ici, dans un ermitage, mais les obsèques de la maman d'un membre de l'équipe pastorale me retiennent. Un peu de souplesse. Même s'il faut avoir l'exigence de garder des vrais moments de repos et de ressourcement. Être proche de Dieu pour être proche des autres. Quand je ne le suis pas avec Dieu, Dieu ne peut pas me donner la grâce d'être tout à tous. Je me répète. Mais c'est si important, élémentaire. C'est l'expérience très concrète de la vie d'un prêtre de campagne.

Car la qualité de cette proximité, que nous pouvons vivre « conduit par l'Esprit-Saint », a pour objectif de conduire les âmes à Dieu, de les considérer comme des enfants en qui la vie divine est appelée à naître. Il me faut profiter de toute occasion qu'il m'est donnée de témoigner de ma foi, être attentif à leurs questions, leur demande, ne pas faire des promesses en l'air (« je prierai pour vous », « je reviendrai vous visiter »). Les conduire dans la vie chrétienne en leur permettant de passer au moins la vitesse juste au-dessus. Je sais aussi qu'un refus de leur part aujourd'hui peut-être un oui demain. Je sais qu'une demande non satisfaite aujourd'hui ne se renouvellera pas forcément demain.

Enfin, je suis conscient que la grâce de Dieu agit à travers ma faiblesse et je l'en remercie.

Visibilité

Être proche des gens ne suffit vraiment pas. Il faut vraiment aussi rendre visible l'amour de Dieu pour eux, le salut offert par le Christ, la réalité du Royaume de Dieu déjà en germe dans l'Eglise, et les vérités éternelles auxquelles ils sont appelés. Là aussi, l'Eglise dans le monde rural a un sacré avantage : sa visibilité.

Nous savons comment le sujet peut être abordé de manière conflictuelle, idéologique, binaire : levain dans la pâte ou lumière sur le boisseau. Col romain ou col roulé. Procession ou discrétion. Je me refuse à cette dialectique, par son côté stérile et par envie d'avancer. Je pense d'expérience que la question de la visibilité est de la même importance en ville et en campagne mais peut-être abordée de manière différente. Je mettrai en valeur plusieurs manières pour l'Eglise d'être visible afin de pouvoir annoncer l'Évangile.

La première se greffe sur tout ce que nous avons dit sur la proximité : les gens se parlent entre eux, les choses se disent et dans un petit monde où les événements dramatiques sont parfois la seule actualité, on aime aussi à parler de tout ce qui se fait de bien ou de mal. La réputation se transmet alors vite sur la vie paroissiale, ce qui se vit, la place laissée par exemple aux enfants, les belles célébrations comme aussi les limites du curé, toujours en retard ou qui n'écoute pas les demandes exprimées. Ce téléphone arabe, cette communication de bouche à oreille est un vrai avantage pour diffuser l'évangile, en faisant déjà simplement connaître ce que fait l'Eglise. Les demandes diverses des gens à mille lieux de l'Eglise arrivent plus facilement par exemple. Ils n'hésitent plus à parler avec le curé qu'ils savent « sympa » et jeune, bien qu'il ait déjà 48 ans.

La deuxième manière très avantageuse est la présence dans le paysage des clochers, des églises, et de tous les autres signes religieux : calvaires, grottes, oratoires, chapelles, statues, etc. Ce qui est pour beaucoup seulement le témoignage d'un passé, est pour nous un formidable vecteur de visibilité pour l'Eglise. C'est une chance extraordinaire : on ne peut pas faire un kilomètre sans passer devant un calvaire, sans voir un clocher. C'est l'âme du village, la référence pour les habitants. Les gens sont attachés à ces lieux, même s'ils ne sont pas pratiquants. Pour ceux qui habitent depuis toujours dans un bourg, l'église, c'est un peu comme la pièce principale de leur maison, le salon chez les « riches ». On n'y va pas tous les jours, mais le jour où il y a de grands événements, c'est important d'y être. Il serait d'ailleurs incongru pour eux d'aller à cette occasion-là dans l'église du village d'à côté. Ce serait comme aller s'installer dans le salon de la maison de votre voisin. Voyons d'abord comme une chose positive cet attachement. A mon arrivée ici j'ai pris l'habitude de ré-habiter ces églises, ponctuellement bien sûr, mais régulièrement. Là où les gens ont joué le jeu, un groupe s'est constitué et à force de se réunir presque une fois par mois, cela constitue dans la paroisse des vraies petites cellules d'Eglise, heureuse de se voir, de partager, de prier. Ces églises sont pour moi, un vrai cadeau des générations passées pour pouvoir annoncer la foi aujourd'hui. Ils savaient qu'en les construisant cela nous servirait. Se les réapproprier me semble un défi urgent et nécessaire. Possible aussi. En faire des lieux de prières, des lieux accueillants et

recueillant, des lieux de présentation de l'Eglise et de la foi chrétienne. Les habitants du village y viennent pour s'y recueillir, ou seulement pour la montrer au cousin de passage. Pourquoi ne pas utiliser les murs des églises aussi pour communiquer sur la vie paroissiale ? Je ne parle pas du petit panneau d'annonces pour savoir les horaires de la messe de dimanche prochain, je parle de la façade sur laquelle devrait resplendir le message de l'Evangile et au moins être indiqué en très gros et beau le nom de la paroisse et de l'église, la date de la prochaine manifestation. Il y a tant de choses à inventer pour ne plus considérer ces clochers comme une charge mais comme une chance. Là encore je suis preneur d'idées et de bonnes volontés !

Bien sûr la troisième forme de visibilité concerne tous les supports de communication qu'il ne faut en rien négliger mais au contraire démultiplier. Je suis très heureux que nous ayons réussi à mettre en place un beau journal paroissial en cherchant à l'adapter vraiment pour les personnes loin de l'Eglise. Une petite pancarte à l'entrée des communes au début de l'été pour les messes. Une communication sur les événements forts comme Noël, Pâques ou un temps de mission. Internet, newsletter, articles dans les journaux locaux, radio, etc. Tout est propice à montrer que la paroisse est vivante, accueillante. Se rendre visible à tous ce n'est pas se vanter, mais manifester une ouverture. C'est dans le rural, un moyen assez simple et facile de se faire connaître. Les annonces sont nombreuses mais elles ne sont pas tellement concurrentielles. J'imagine que les communications seront moins noyées qu'en ville au milieu d'une publicité sur le dernier téléphone ou le dernier film à la mode. J'avais l'impression à Caen, comme aumônier d'étudiant, de devoir rivaliser d'idées pour apparaître au milieu de la jungle de la communication.

Il faudrait aussi bien-sûr parler de la nature comme une formidable occasion de rendre visible le Dieu Créateur. Sans nul doute. Mais je ne le ferai pas par manque de temps et de compétence !

Conclusion : lucidité, proximité, visibilité.

Voici donc trois points de départ pour des actions d'évangélisation à mettre en place dans le rural. Je trouve dommage qu'on aborde souvent la réalité rurale que par le négatif : exode, faible densité de population, pauvreté culturelle, manque de vocations, de ressources, de jeunes, etc. Même si tout cela est vrai, comme le Seigneur m'appelle à être missionnaire dans ces territoires ruraux, il me fallait trouver trois tremplins ou du moins trois points d'appui. Je les ai découvert d'abord par mon expérience. Je leur trouve aussi un fondement évangélique :

La lucidité me renvoie à la pauvreté et à l'enfance spirituelle. « Ne prenez ni sac, ni bâton... mais allez annoncer le règne de Dieu » dit Jésus à ses apôtres en formation. « Ma grâce te suffit car ma Puissance se déploie dans la faiblesse » dit Jésus à Paul ayant déjà fait l'expérience de la mission et de ses erreurs. Il me semble que ma mission, sans beaucoup de moyens, face à de vastes champs à défricher et pas encore à moissonner, est proche de celle des apôtres. Peut-être pas encore assez ? Le Seigneur veut-Il me dépouiller encore un peu plus, comme Gédéon, pour que je comprenne bien, le jour où la bataille sera vraiment engagée, que c'est sa présence seule qui apportera la victoire ?

La proximité me renvoie à l'appel de Jésus à me faire proche de mon semblable, à se faire tout à tous. Il me donne la grâce de pouvoir finalement assez facilement, comme lui, aller de village en village pour proclamer le règne de Dieu. La liberté qu'offre la grâce de Dieu, la liberté que me donne la conduite de l'Esprit-Saint, me permet de valoriser cette proximité si facile dans le monde rural. Si facile mais aussi si abimée par le péché des hommes. Sommes-nous comme prêtre et disciple du Christ conscient de la force « miraculeuse » de cette communion que le monde attend ? Proches les uns des autres. Proches de Dieu.

La visibilité me renvoie au dessein que Dieu a de se révéler aux hommes, de manifester sa présence, son salut, son amour. A travers les œuvres de sa Création, et en relevant ceux qui chutent, Jésus me demande d'offrir, de présenter ce salut à mes contemporains. La foi vient de l'ouïe, de la vue aussi. Puissions-nous profiter de toute occasion de montrer la grandeur de l'amour de Dieu pour chaque homme et femme que le Seigneur a mis sur nos pas, ici dans le monde rural.

Alors, je m'adresse à vous qui avez eu la patience de lire ces réflexions jusqu'au bout : chrétien, si vous vous retrouvez un jour dans le monde rural, par le hasard du métier ou par choix, prêtre si vous y êtes parce que vous l'avez demandé ou par obéissance, dites vous que vous avez la grâce d'y pouvoir être missionnaire dans l'esprit de l'Évangile. Réfléchissez un peu, priez beaucoup, retrouvez-vous les manches et allez-y !